

LA QUESTION GRECQUE

ANNIVERSAIRE DE L'INDEPENDANCE

LA CIRCULAIRE RUSSE

LES ELECTIONS EN ESPAGNE

AFFAIRES DU TONKIN

La question grecque

Londres, 6 avril.

La question rouméliote étant réglée, le gouvernement anglais ne doute plus, en aucune façon, que la Grèce ne se soumette aux demandes des puissances, et que le conflit oriental ne soit définitivement apaisé.

Anniversaire de l'indépendance hellénique

Athènes, 6 avril.

L'anniversaire de l'indépendance a donné lieu à une manifestation grandiose. La foule s'est portée successivement sur les principales places publiques, où des orateurs ont tous parlé en faveur de la guerre.

Le Roi et M. Delyannis ont profité de l'inauguration du chemin de fer de Corinthe à Nauplie pour se soustraire aux acclamations. Le Roi n'aurait exigé du président du conseil des engagements que celui-ci ne peut pas prendre.

M. Emilemon, qui s'était rendu successivement à Paris, à Vienne et à Constantinople, a été très applaudi; il s'est prononcé pour une guerre immédiate.

La circulaire russe

Berlin, 6 avril.

On a parlé de l'envoi, par le cabinet de Saint-Petersbourg d'une circulaire dans laquelle il ferait connaître les résolutions qui s'imposaient à la Russie dans le cas du refus du prince de Bulgarie de se soumettre purement et simplement à la convention turco-bulgare sanctionnée par l'Europe.

De circulaire proprement dite, il n'en existe pas. Le cabinet de Saint-Petersbourg s'est borné à charger ses représentants auprès des grandes puissances de faire les déclarations suivantes:

Après les preuves répétées qu'il a données, depuis l'origine de la crise bulgare, de sa ferme volonté de préserver la paix, le gouvernement impérial n'a pas à insister sur l'esprit pacifique qui l'anime; il l'a poussé jusqu'à défendre le traité de Berlin, bien que fait contre lui, et jusqu'à s'opposer à l'union rouméliote bulgare, quoique inscrite dans le traité de San-Stefano.

Rien n'a fait. — Après sept mois bientôt d'efforts persévérants, l'action commune des puissances n'est pas parvenue à rétablir, dans la péninsule des Balkans, l'ordre de choses troublé par le coup de tête du prince de Battenberg. La paix en est menacée dans tout l'Orient. Déjà, une guerre fratricide entre Serbes et Bulgares en est résultée, et la Grèce continue à justifier son attitude menaçante par la violation, par ce Prince, du traité de Berlin.

Il est temps d'aviser. En ce qui la concerne, la Russie ne saurait pousser sa longanimité jusqu'à laisser compromettre irrévocablement en Bulgarie, les résultats de ses lourds sacrifices en hommes et en argent. Elle fera tout pour éviter d'en arriver à des mesures extrêmes; elle poussera la condescendance jusqu'à ses dernières limites. Mais si, néanmoins, l'action européenne devait se montrer encore une fois impuissante à faire entendre raison au prince de Bulgarie et à vaincre sa mauvaise volonté, elle se verrait dans la regrettable nécessité de ne consulter que ses propres intérêts, en empêchant que la Bulgarie, qu'elle a émancipée, ne devienne le théâtre de désordres, de troubles et d'intrigues.

Les élections en Espagne

Madrid, 6 avril.

Le résultat définitif des élections est connu. Tous les partis sortent satisfaits de la lutte. La majorité ministérielle sera de plus de 300 voix. Les conservateurs ont eu 70 candidats élus, les républicains de toutes nuances 30, alors qu'aux dernières Cortes ils n'étaient que six. Il n'y a que la coalition du général Lopez-Dominguez et de M. Romero Robledo qui n'ait pas été heureuse pour ses instigateurs: 11 seulement d'entre eux ont été nommés.

Affaires du Tonkin

Hanoi, 6 avril.

Les commissaires franco-chinois vont explorer la frontière entre Nankounon et Cao-bang. Ils espèrent avoir terminé cette partie à la fin du mois. Ils s'ajourneront ensuite au 15 octobre, à cause de la saison, et iront alors depuis Haininh jusqu'à Yunnan.

Les Pavillons-noirs ne montrent pas d'intentions hostiles. Ils se sont remis à cultiver leurs terres, à la suite des assurances du général Warnet qu'ils ne seraient pas inquiétés s'ils ne reprenaient pas les armes.

Le général Warnet a remis aujourd'hui les pouvoirs dont il était investi à M. Paul Bert, et il s'apprête à retourner en France.

PARIS - ORCHESTRE

Liszt est parti: Antoine Rubinstein arrive, et les ovations n'ont pas le temps de s'arrêter. En Liszt, on saluait un passé de gloire, une haute et quasi-légendaire figure de virtuose compositeur. Ce grand vieillard que nous apercevions, couronné de ses longs cheveux blancs, plusieurs générations l'avaient applaudi sans relâche, et voici que, parmi nous, il reparait, comme un ancêtre. Dans l'accueil fait à M. Rubinstein, les souvenirs n'entrent pour rien. Le nom de ce maître n'éveille pas encore de légende, mais je ne sais point d'artiste qui s'impose au public d'une autorité pareille. Il vient, et les

salles de concert se remplissent; il pose ses deux larges mains sur le clavier, et c'est comme un carillon de fête qui résonne dans tout Paris. Depuis deux jours, quiconque se farge du moindre goût ne s'entretient pas d'autre chose. Avoir ou n'avoir pas un fauteuil pour les concerts du vertigineux musicien, voilà la grande affaire et le reste ne compte pas.

Voyons! de bonne foi, est-ce que les Parisiens se mettraient à aimer la musique? Chaque dimanche, entre deux heures et cinq heures un quart, la foule prend d'assaut l'Eden-Théâtre, où règne M. Lamoureux, et le Châtelet, où M. Colonne tient ses assises. Je ne parle pas du Conservatoire, par ce motif que c'est un sanctuaire ouvert aux seuls privilégiés. Je ne parle pas non plus des innombrables séances organisées par des sociétés musicales ou par des virtuoses, et qui attirent incessamment le public à la salle Erard, à la salle Pleyel, à la salle Herz, à la salle Kriegelstein, sans compter beaucoup d'autres salles. Programmes classiques et programmes non classiques sont assurés d'avoir des auditeurs. Quel débordement de dilettantisme! Quelle dépense d'enthousiasme! Une légion de pauvres diables vit, authentiquement, de cette musicolâtrie inconnue de nos pères. Qu'on nous dise, après cela, que la population parisienne n'est pas une des plus musicales qui soient. Entre nous, cependant, je crois qu'il ne faut rien exagérer.

D'abord, dusse-je rompre en visière aux illusions de quelques-uns, je pose en fait que la musique pure n'est comprise et n'est aimée que par les musiciens de profession et un petit nombre d'adeptes. Demandez à M. Saint-Saëns, par exemple, ce qu'il apprécie dans un morceau: il vous analysera la trame des idées et des harmonies, les combinaisons des rythmes, les ingéniosités symphoniques et quantité d'autres choses auxquelles, si l'on veut être franc, la plupart n'entendent goutte. Ce qu'on saisit, en général, c'est une brusque opposition, un soudain passage d'une murmurée imperceptible à un effrayant tumulte, un *crescendo* qui arrive presque à vous faire saigner les oreilles, ou quelque effet d'unisson bien sonore et bien nu.

Cela est gros à faire pitié, et la moitié du monde crie à la délicieuse finesse. Et vous croyez goûter la musique, ô Parisiens! Allons donc! Vous vous régalez d'un certain bruit payé plus ou moins cher.

Vous me direz que Beethoven ne vous ennuit pas, que Mozart, Schumann, Chopin et Mendelssohn vous sont quelquefois agréables, le soir, après dîner. Cela ne prouve point du tout que vous soyez pénétré de leur art; cela prouve, tout simplement, que vous avez une grande habitude d'entendre de leurs œuvres — et toujours les mêmes œuvres. *L'accoutumance nous rend tout familier*, a écrit le bon La Fontaine. Aussi bien le concert est un lieu de rendez-vous. On y rencontre des gens d'esprit, des femmes charmantes. On se persuade, entre soi, qu'on est ravi et l'on finit par se ravir. C'est toujours autant de pris sur les mauvaises heures de l'existence.

Quelqu'un m'arrête ici avec un mot: « Monsieur, je ne manque jamais une première de l'Opéra... » — Eh! pardieu, monsieur, c'est que vous avez le goût du théâtre. Aucun musicien n'ignore que l'Opéra est un des endroits du globe où l'on fait le moins de musique. Il n'y a pas longtemps, j'assistais à une représentation du vendredi. L'armée des instrumentistes faisait rage à souffler, à racler, à frapper, à grincer; c'était purement du bruit. Les chanteurs n'étaient pas en verve: chacun détonnait et phrasait à son caprice, et les spectateurs n'en semblaient pas moins enchantés. Un artiste, assis non loin de moi, criait: « C'est indigne! » Le public pensait: « C'est superbe! » et battait des mains à plaisir. Voilà comment on aime la musique à Paris.

Pour qui sont d'ailleurs, les succès retentissants? Uniquement pour les virtuoses. Un beau trait de virtuosité, une pluie de perles quelconques, et voilà un auditoire en délire. Tout morceau réussira qui ne sera pas d'une forme par trop démodée. Il y a des modes en musique comme en tout. Celui qui veut avoir du succès doit, avant tout, flatter la mode.

Auriez-vous, par hasard, la simplicité de croire que les ovations accordées aux pianistes, violonistes, flûtistes et mandolinistes soient en rapport direct avec le sérieux de leur talent? Nenni! C'est la mode qui décide de leur sort en souveraine. On ne peut dire tous les éléments qui se combinent dans leurs succès. Il y a, premièrement, leur physique; leur physionomie, leur façon de se présenter, de saluer, de préluder. Une femme jolie et bien parée, le regard libre, en toilette un peu provocante, a vingt fois plus de chances de triompher qu'une femme modeste d'apparence et dépourvue de coquetterie, cette dernière la surpassant-elle de beaucoup en mérite.

Un homme mince, élégant, les yeux légèrement voilés, de façons un tantinet romanesques, attire la sympathie bien plus que l'homme brusqué, dispos, haut de teint et bien portant, celui-ci fut-il de tout point supérieur. Ensuite, il y a le choix des pièces de concert. L'habile virtuose ne choisit rien de dénotant, rien de trop neuf. Dès qu'il prélude, tout le monde est au fait. On n'a pas à écouter, on n'a qu'à se laisser bercer. L'art exagéré peut-être un peu plus, mais qu'il aille au diable avec ses exigences! Les femmes sont conquises, les hommes sont subjugués. Par les joies du Paradis, que voulez-vous de plus?

Me voici, ma foi, bien embarrassé pour parler, maintenant, d'Antoine Rubinstein. Bah! l'on dit, non sans raison, que les exceptions confirment les règles. Antoine Rubinstein est le roi des virtuoses; mais, il faut le reconnaître, il a le génie du

piano. Il s'élève au-dessus de tous les engouements, et il communique au public superficiel des frissons d'artiste extraordinaires. Il n'est pas un pianiste: il est le dominateur du clavier et, selon sa volonté, le piano, rendu vivant, parle, chante, pleure, comme si toutes les âmes des vieux maîtres étaient en lui.

Le maître a tous les styles et tous les accents. Les pensées nettes ressortent, sous ses doigts, telles que des médailles frappées au coin le plus pur. Quand il veut, les touches rugissent et, quand il veut, les sonorités se font si douces que les rêves d'enchantement flottent dans l'air attendri.

Quel homme est donc ce magicien? Un homme de haute taille, le front large et bombé sous des longs cheveux rejetés en arrière. Les yeux se brident vers les tempes et s'abritent sous des paupières lourdes. De larges et flairantes narines achèvent son nez déprimé et ses lèvres épaisses, aux coins abaissés, ont quelque chose de puisant et d'amer. Avec son visage sans barbe et son teint jauni, on lui trouve une lointaine ressemblance avec Beethoven. Il évoque, en effet, l'image d'un Beethoven un peu tartare.

Lorsqu'il joue, pas un pli de sa face ne bouge: on la dirait morte; et sa passion est toute intérieure. Telle est la dépense qu'il fait de soi qu'il est rompu de fatigue, à la fin de son concert, mais telle est sa liberté d'esprit qu'on ne croirait pas qu'il a donné l'essor à tant d'émotions.

Si quelqu'un a souci des élégances du dehors, ce n'est pas lui. Que lui importent les contingences! Jamais on ne lui voit à la boutonnière un seul ruban, bien qu'il soit un des hommes les plus décorés de la terre. On le doit prendre comme il est, affranchi de préjugés, tout voué à son art. Le regard qu'il jette sur vous est à la fois surplombant et incertain — mais cette indécision ne vient, hélas! que du triste état de ses yeux.

Le grand artiste russe touche, si je ne me trompe, à sa cinquante-septième année. Quarante-cinq ans déjà passés, Liszt l'eût pour élève comme il l'a maintenant pour héritier. Aucun honneur ne lui a manqué en aucun pays: il est grand-maître de la musique en Russie et populaire à Paris comme à Londres, à Bruxelles, comme à Vienne et à Madrid, comme à Munich. Les acclamations qui l'accueillent partout le réjouissent à peine.

Il va, suivant sa route de dominateur, interprétant les compositeurs fameux et la tête pleine d'œuvres, de symphonies et de drames lyriques, de sonates et de concertos qu'il écrit par les chemins, avec tranquillité. D'autres savourent les vanités du voyage, et lui pousse en avant, infatigable et dédaigneux, pareil au soldat qui veut vaincre et qui ne sait point où il s'arrêtera.

L'ARRESTATION

DE LA RUE DE BOULOGNE

M. Emile Zola a été arrêté, hier, à six heures et demie, dans son appartement de la rue de Boulogne, au moment où il s'allait mettre à table avec sa famille et quelques amis. Cette nouvelle, aussitôt répandue, a causé, sur les boulevards, une émotion considérable. D'après nos informations particulières, l'arrestation de l'auteur de *Germinal* est la conséquence de l'affaire Duc-Quercy et Roche, le gouvernement, voulant terminer d'une façon décisive la question de Decazeville, qui menaçait d'être éternelle, a pris l'énergique résolution d'appréhender le chef occulte des mineurs révoltés. Il est notoire, en effet, que si M. Emile Zola n'avait pas publié *Germinal*, le sous-directeur Walrin n'aurait pas été assassiné, et les mineurs de Charleroi n'auraient pas mis à feu et à sang une portion de la Belgique. Mais revenons à l'événement de la rue de Boulogne.

A six heures et demie, M. Taylor, chef de la sûreté, accompagné de deux agents, a frappé à la porte de l'appartement de M. Emile Zola. Comme M. Zola est le mineur le plus hospitalier du monde, le domestique ne fit aucune difficulté d'introduire les visiteurs. Mis en présence du maître de la maison, M. Taylor dit:

— Monsieur, je suis chargé d'un pénible mandat. Les faits épouvantables qui se passent en Belgique et à Deca...

En entendant prononcer le mot de Belgique, M. Emile Zola crut qu'il avait affaire à Kistenaeckers et il eut un sourire aimable.

— Vous vous trompez, répliqua Taylor. Je suis le chef de la sûreté et mon devoir est de vous conduire à Mazas.

Et il lui mit la main au collet.

Cette scène horrible contrastait avec l'arrangement bourgeois de la salle à manger. Au milieu de la table, la soupe fumait, et dans la cheminée flambait un joli feu grison. Les convives, très calmes, avaient faim.

Au mot de M. Taylor, des cris déchirants s'élevèrent, et des sanglots jaillirent de toutes les gorges.

Sur un signe du chef de la sûreté, un des agents sortit de sa poche une paire de menottes et lia les mains de l'inculpé. M. Paul Alexis, qui était au nombre des convives, voulut inutilement s'opposer à cette opération.

— Mettez-moi au moins les menottes, à moi-aussi! s'écria-t-il.

Et comme il en restait une paire, on les lui mit. Sa figure prit aussitôt un air extatique de martyre et de volupté.

Les autres convives n'insistèrent point pour se faire lier les mains, afin de pouvoir signer une protestation.

M. Taylor conduisit son prisonnier chez le marchand de vin du coin, et il s'approcha d'un homme qui, la tête presque entièrement cachée dans son pardessus, buvait un mélange.

— Est-ce bien lui? demanda-t-il.

L'homme fit signe que oui et disparut. Emile Zola, malgré sa myopie, avait déjà reconnu M. Goblet.

PAN.